



16 novembre 2024 à Erpent

LA THÉOLOGIE PAR LES PIEDS - 4^e journée

Quand les sociétés sont humiliantes

Résistance et reconnaissance

INTRODUCTION

(Caroline Werbrouck)

Nous sommes très heureux et heureuses de vous accueillir à notre journée annuelle de Théologie par les pieds. Avant d'introduire cette journée, notre comité de pilotage souhaite rendre un hommage à l'un des membres qui a cheminé avec nous pour préparer cette journée et qui est malheureusement décédé récemment, Monsieur Christian Valenduc.

Nous avons demandé à Madame Axelle Fischer, Secrétaire générale d'Entraide et Fraternité, d'évoquer sa mémoire.

Merci Axelle pour cette évocation de Christian.

Nous sommes très heureux de la présence de sa chère épouse à notre journée.

Nous voici donc à notre quatrième journée de Théologie par les Pieds.

Au tout début de notre aventure il s'agissait de rendre hommage à nos trois amis théologiens disparus en temps de Covid (Jean-Louis Undorf, Jean-François Grégoire et Thierry Tilquin), mais aussi de veiller à valoriser la fécondité de leur manière de « mettre ensemble » la réflexion théologique et les situations des périphéries. Nous souhaitons mettre en valeur et poursuivre leur geste théologique. C'est que la réflexion théologique, spirituelle a tout à gagner à se laisser interpellé (y compris dans sa découverte-compréhension du Dieu du Salut) par la réalité la plus concrète voire la plus douloureuse et vice-versa. Bien loin d'une théologie « en chambre » ou descendante, bien loin d'une étanchéité/étrangeté, d'un hiatus entre parole de foi et vie réelle. Nous y avons recueilli l'importance des autres sciences (sociologie, psychologie, philosophie...), convictions (autres religions, convictions, croyances...) pour « penser », avec un focus sur la question des périphéries. Non par attrait morbide du malheur mais parce qu'à travers ces lieux de souffrance, on comprend /analyse mieux les dysfonctionnements de notre société ...

Paradoxalement, dans ces lieux de souffrance, on perçoit davantage « à l'œil nu » le Salut en train de se faire avec et à travers l'émergence d'une grande créativité et de force de V/vie. Nous souhaitons collaborer et encourager ces mouvements de vie et ce, dans des styles et formes différents.

Pour toutes les journées qui ont suivi celle de 2021, nous sommes partis de réalités concrètes pour réfléchir et échanger. Pour nous, la « vie vécue » est un lieu théologique qui questionne et éclaire l'être humain et Dieu.

Notre deuxième journée partait du concret : nos peurs. Des personnes engagées sur les terrains du milieu rural, du monde populaire, de l'écologie, de l'accompagnement des personnes en fin de vie nous ont interpellés. Nous y avons aussi goûté à la méthode analogique (que nous retrouverons aujourd'hui) et à son double éclairage réciproque grâce à Ignace Berten : comprendre et lire les récits bibliques à l'aide de notre réalité et comprendre notre vécu et notre foi à l'aide des récits bibliques.

Notre troisième journée, à la suite d'un ouvrage d'Etienne Grieu¹, s'est concentrée sur les personnes à qui on ne demande rien. Une soignante en maison de repos, une mère de famille accueillante de personnes migrantes, une aumônière en prison nous ont permis de rejoindre ces « humiliés et ces boiteux », comme les appelle Grieu, ainsi que la relecture théologique que Guibert Terlinden a fait de sa mission d'accompagnement spirituel en psychiatrie.

Ces trois journées ont été jalonnées de réflexions en carrefours, en cohérence avec notre conviction de l'importance, dans notre démarche de Théologie par les Pieds, de l'intelligence collective, de la co-construction. Il en sera de même ce jour.

Pour cette quatrième journée, nous avons souhaité mettre davantage l'accent sur l'analyse des mécanismes *collectifs* qui produisent de la souffrance. Chaque vécu et chaque souffrance dit quelque chose /n'est pas étranger, nous le pensons, de la société et de ses angles morts. Mais il nous tenait à cœur de mettre en lumière un aspect systémique comme produisant de l'exclusion, d'interroger notre vivre ensemble en société mais également nos moyens de résistance collective.

Etant donné l'ADN de la théologie par les pieds et ce souhait d'une attention sur la dimension collective, la personnalité et le dernier ouvrage d'Olivier Abel ne pouvaient que retenir notre attention.

Olivier Abel est un philosophe protestant (nous retrouvons notre ouverture aux autres sciences et confessions). C'est un disciple d'Emmanuel Levinas (philosophe juif de l'Altérité et du Visage « qui convoque à responsabilité ») mais aussi de son contemporain Paul Ricoeur à qui l'on doit, entre autres, le très bel ouvrage « Soi-même comme un autre ». Ricoeur a réfléchi notamment sur le Socius, c'est-à-dire les relations longues médiatisées si possible par des institutions justes.

Le dernier livre d'Olivier Abel, « De l'humiliation. Le nouveau poison de notre société » est paru en 2022 et nous a mis en route en faisant écho au thème de l'année passée celui de l'exclusion dans un versant interpersonnel mais aussi sociétal.

1 . Le Dieu qui ne compte pas. A l'écoute des humiliés et des boiteux, Paris, Salvator, 2023.

L'objectif de cette journée n'est pas de vivre un colloque sur la pensée d'Olivier Abel mais de vous aider par différents focus, à découvrir des concepts clefs de son ouvrage (avec honnêteté intellectuelle) qui nous aideront à éclairer une part du phénomène de l'humiliation et surtout à réfléchir ensemble à des pistes pour sortir de cette *fabrique du malheur*.

Une nouveauté s'introduit dans cette journée : dans le deuxième atelier, nous repartirons et nous « froterons » à des textes bibliques, ce qui signe la spécificité de nos journées TPLP et ce, en retrouvant la méthode analogique évoquée par Ignace Berten.

Ce matin, pour commencer, trois thématiques importantes du livre d'Abel vont vous être présentées de manière didactique. Le document « fil » présent dans votre farde en contient la quintessence et peut vous servir de support pour l'écoute.

La première thématique est présentée par Bernadette Wiame et Brigitte Laurent. Elle s'intitule « *L'humiliation : contours et points d'attentions* ».

Un passage vidéo d'Abel l'introduit.

TROIS THÉMATIQUES POUR ABORDER LA PENSÉE D'OLIVIER ABEL

Thématique 1 : L'humiliation : contours et points d'attention

(Brigitte Laurent et Bernadette Wiame)



Vidéo 1 OLIVIER ABEL : Regards protestants 13-1-23 –
Lien de la vidéo (de 0'00''-4'00'')

+: *Olivier Abel, comment **définissez-vous l'humiliation** ?*

Ma définition est pragmatique : **qu'est-ce que ça change ou fait dans nos vies ? L'humiliation, ça nous fait taire** : elle nous fait rentrer notre parole dans la gorge parce qu'on ne sait plus comment s'exprimer, parce qu'on a honte de parler ; ça nous fait honte de notre expression.

Elle a deux grandes figures, on peut la déplier de deux manières :

- Soit quelqu'un est mis au centre de l'attention alors qu'il voudrait se cacher, se retirer ; il est dévoilé malgré lui, exposé à la vue de tous, malgré soi. C'est **le respect de soi qui est atteint**.
- Soit quelqu'un qui voudrait se montrer, dire quelque chose, montrer de quoi il est capable mais il est tenu à l'écart du cercle de ceux qui peuvent intervenir. C'est **l'estime de soi, la confiance en soi qui est atteinte**.

L'humiliation, c'est un sentiment fort complexe qui atteint beaucoup de choses en même temps. **Son cœur, c'est qu'elle attaque le sujet parlant, elle fait taire. Nous sommes d'abord des sujets parlants**. L'homme ne vit pas seulement de pain mais de parole ; importance de la parole. On a besoin de parler, **d'être tenu pour crédible**, dès l'enfance. Ça touche aussi la question du témoignage : je demande à être cru dans ce que je dis, à être pris au sérieux comme sujet parlant. Sinon, apparaît l'humiliation.

+: *Vous faites la **différence entre l'humiliation et l'injustice**. Est-ce différent, complémentaire ? Comment voyez-vous cela ?*

Aujourd'hui, on est très sensible aux **injustices, aux inégalités, aux violences** dans la société, mais assez peu sensible aux **humiliations**. C'est une caractéristique de nos sociétés libérales : il faut être fort, capable, actif, maître de soi, blindé ; il faut y aller, être gagnant, être insensible aux humiliations que l'on subit comme à celles que l'on fait subir.

La différence, c'est que **la violence attaque le corps ; l'humiliation, elle, attaque le visage**.

- **Les injustices ou les inégalités, on peut les mesurer**. Dans une société hyper économique, où l'économie atteint le haut du pavé, on peut quantifier les injustices : c'est connu. On a des projections là-dessus.
- **L'humiliation, elle, est mal quantifiable**. Ex : dans les rapports de travail, ça ne se quantifie pas. Ce n'est pas une question d'heures de travail, de salaire, de

se comparer à ce que l'autre gagne. C'est autre chose. **Ce qui est atteint, c'est la reconnaissance. L'humiliation, c'est l'inverse de la reconnaissance.** Là où il n'y a pas de reconnaissance

- il peut y avoir une rétribution juste mais aucune reconnaissance, aucune gratitude, alors que quelqu'un s'est mis en quatre pour quelque chose – là il y a de l'humiliation.

Après avoir entendu Olivier Abel, nous allons laisser résonner en nous la question : « L'humiliation, qu'est-ce que ça change dans nos vies ? »

Pour cela, nous vous invitons à prendre une minute pour vous remémorer une situation dans laquelle vous avez vécu l'humiliation soit dans votre vie personnelle ou dans la vie sociale, comme victime ou comme témoin. Qu'est-ce que cet événement a provoqué en vous ?

Prendre conscience de l'ampleur

Si nous faisons une mise en commun, nous nous apercevrons très vite que l'humiliation est un fait complexe à appréhender et cette difficulté est due à la multiplicité de nos expériences mais aussi à leur ambivalence.

Tout d'abord l'humiliation peut être un vécu individuel (devant un guichet, un prof) mais elle peut faire partie aussi d'un fonctionnement social, qu'en général on ne remarque même pas (que l'on pense à ce qui peut être vécu quand on est en prison, au chômage, ou en maladie longue durée).

Ensuite, elle peut être volontaire et involontaire. Volontaire à un niveau personnel (j'ai plaisir à montrer aux autres que je les domine), elle peut être volontaire à un niveau collectif et être instituée dans un programme politique (apartheid, étoile jaune en régime nazi) mais elle est aussi involontaire car elle a un côté éminemment subjectif : ce qui humilie l'un n'humilie pas nécessairement l'autre.

Enfin, d'un côté nous pouvons y être ultrasensibles (harcèlement, discriminations) et de l'autre, on y est insensible, nous ne nous en apercevons même pas. Que nous préoccupe une dame licenciée à 45 ans mais avec une bonne prime de départ ? On est dans le système.

L'humiliation est là, partout à travers les paroles qui blessent, ridiculisent, offensent ; dans des gestes : comme ces regards qui se détournent face à des personnes handicapées ou mendiantes ; dans des situations comme le dévoilement de la vie privée sur les réseaux sociaux.

Et elle peut prendre des formes multiples. Ici, Olivier Abel attire notre attention sur une forme particulière de l'humiliation. Si on regarde de près, on observe un glissement des formes d'humiliation opéré par la société néolibérale. La forme d'humiliation liée au rapport maître/esclave, fort/faible avec le duo domination/ soumission, nous est plus familière, on la connaît. Et le travail d'émancipation qui l'accompagne, on le connaît aussi. Mais nous avons à être attentifs à une autre forme d'humiliation moins visible.

Aujourd'hui il y a « les in et les out » : celles et ceux qui sont « in », les gagnants, les winners, des sujets bien ancrés dans la vie professionnelle et sociale et puis les « out » les loozers, les perdants, exclus, rejetés, inutiles, superflus, traités comme objets jetables. Et cette réalité de l'humiliation est souvent cachée, tue ou normalisée.

Sentir la profondeur

*Si on peut prendre conscience de l'ampleur de l'humiliation, il convient aussi d'en saisir la profondeur : qu'est-ce qui se passe dans **l'intimité de l'humilié**? Que ce soit pour un individu ou un groupe social (qu'est-ce qui se passe quand des femmes sont interdites de scolarité (Afghanistan), quand on se fait lyncher sur les réseaux sociaux, quand une usine jette 3000 ouvriers à la rue ? Qu'est-ce que la ou les personnes humiliées ressentent ?*

Pour en saisir la profondeur, Olivier Abel présente deux figures de l'humiliation (sa définition pragmatique reprise dans l'interview)

- Soit quelqu'un ou un groupe est mis au centre de l'attention alors qu'il voudrait se cacher, se retirer ; il est dévoilé malgré lui, exposé à la vue de tous, sans aucune considération. C'est alors le respect de soi qui est atteint. Ex : que l'on pense à celles et ceux qui sont au cœur de fausses accusations de viol, de pédophilie ou d'inceste, aux injures en campagne électorale, au dénigrement d'associations qui se battent pour une cause qui dérange...
- Soit quelqu'un souhaiterait se montrer, dire quelque chose, montrer de quoi il est capable, et il est tenu à l'écart du cercle de ceux qui peuvent intervenir, complètement ignoré. Ce sont l'estime de soi et la confiance en soi qui sont atteintes. Ex : on colle des étiquettes qui excluent et enferment : le plafond de verre auquel se heurtent des femmes pourtant capables d'accéder à un poste à haute responsabilité, le refus même poli parce que, sans le dire, la couleur de la peau ou les consonances d'un nom ne conviennent pas...

A travers ces deux postures, montré du doigt ou ignoré, ce qui est capital pour OA, c'est que l'humiliation atteint le visage et le sujet parlant.

L'humiliation atteint le visage, la part de nous-mêmes la plus offerte à l'autre par la voix, le regard, l'expression. Elle fait rougir de honte ou durcir les mâchoires. Elle fait perdre la face. Elle ruine l'image de soi, la possibilité de se regarder en face, de se confronter à autrui.

Et plus grave, en attaquant le visage, l'humiliation s'attaque toujours au sujet parlant. L'humiliation brise la capacité à s'exprimer, à parler, à partager. Elle fait taire de honte ou de rage. Elle ruine la possibilité de la parole. Ce faisant elle ruine la possibilité d'écouter et de dialoguer. Elle ruine notre humanité commune et notre capacité à exister pour autrui. Elle ferme l'accès à la reconnaissance et à la considération mutuelle qui font vivre.

Devant une telle ampleur et une profondeur aussi destructrice de l'humiliation, une question se pose : « Comment se fait-il que nous ne la voyons même pas, que nous ne la dénonçons pas, qu'on y est devenu insensible ? »

L'insensibilité d'une société Téfal

Dans notre société néolibérale, il est de bon ton de s'insensibiliser à l'humiliation, de se détacher.

Olivier Abel parle d'une société Téfal. Il désigne par là le point auquel notre société est parvenue : une terrible indifférence, où l'on passe à côté de l'autre sans le voir, de manière à ce que rien ne frotte, ne s'accroche, à ce que tout soit parfaitement lisse comme sur la poêle Téfal. Nous sommes conditionnés à ne pas voir.

Dans notre attention à nous réaliser nous-mêmes, à notre plein épanouissement, nous tombons dans l'inattention à l'autre. Même plus, nous nous entraînons à nous détacher, et nous éduquons aussi au détachement. Dans une société où, pour exister, il faut être fort, émancipé, il faut apprendre à se durcir quand on est humilié, à ce que cela ne nous atteigne pas. N'est-ce pas ce qui se passe quand un parent dit à son fils ou à sa fille dont on se moque : défends-toi, résiste ou, à l'inverse, deviens insensible, moins susceptible, que cela glisse sur la carapace de ton indifférence ? Ce sont des paroles dangereuses ? Elles génèrent l'insensibilité à l'humiliation qui nous rend tous de plus en plus humiliants les uns avec les autres. Abel propose une critique de cela, il faut au contraire repenser le sens de l'attachement, du lien, de la solidarité. Sinon c'est la porte ouverte à la violence.

Mais finalement, quelle est la différence entre la violence, les injustices et l'humiliation ? Est-ce que ce ne sont pas les mêmes mécanismes qui les sous-tendent ? Est-ce qu'elles ne produisent pas les mêmes effets ?

Humiliation et violence

Quand il y a violence ou injustice, cela se voit, c'est objectif, on peut compter les coups. C'est assez facile à mesurer, à mettre en statistique, à isoler, à imputer puis à sanctionner. Mais l'humiliation, comme on l'a vu, par son ampleur et sa profondeur, est insidieuse et difficile à mesurer. Comme elle fait taire, elle n'est pas traitée et elle devient ainsi un sous-bassement à la violence.

Abel parle de l'effet retard de l'humiliation. Elle met en route un véritable processus qui prend du temps avant la réaction de la personne ou du groupe social humilié. D'abord, on est sous le choc, en état de sidération, KO. Puis on râle, on se replie sur soi, on rumine. Se met en place une spirale destructrice qui va mûrir petit à petit et qui risque de déboucher sur une violence démesurée, disproportionnée, contre l'autre ou soi-même. Que l'on pense aux caricatures qui se moquent d'idéaux auxquels d'autres tiennent pendant toute leur vie, à la revanche des peuples humiliés.

S'attaquer à l'humiliation permet de mettre en évidence combien elle est liée à un processus vital pour chaque être humain et pour les humains en société. En effet, les mécanismes qui viennent d'être décrits ne concernent pas que les relations interpersonnelles. Les institutions peuvent aussi être humiliantes, ou chercher à l'être le moins possible. C'est ce que met en évidence l'intervention de Véronique.

Thématique 2 : Vers des institutions et des sociétés non-humiliantes

(Véronique Herman)

Dimension institutionnelle de l'humiliation

Comme déjà évoqué plus haut, l'humiliation n'est pas seulement une question d'affects personnels. Olivier Abel la traite aussi comme une question collective et même politique.



Si on prend l'exemple des **Gilets jaunes**, on peut voir au premier regard la violence des émeutiers : les vitrines brisées, les provocations... On peut aussi dénoncer la violence de ceux qui les ont réprimés : les policiers, l'armée... En allant un peu plus loin, on peut décoder les injustices qui sont à la racine de ce mouvement : les écarts de salaires, la réduction du pouvoir d'achat des classes populaires....

Plus profondément, on peut lire le mouvement des Gilets jaunes, qui a surpris tout le monde, comme une réponse de toute une partie de la société qui se sentait humiliée depuis très longtemps par des choix économiques et politiques et qui avait besoin de le faire savoir.

C'est parfois la même chose pour les guerres : beaucoup sont des fabriques d'humiliation des peuples mais également le résultat d'humiliations très anciennes. Nous avons tous en tête l'exemple du peuple palestinien en ce moment-même, lui-même victime d'un peuple longtemps humilié.

Interventions des institutions

Comment interviennent les sociétés démocratiques face à ces phénomènes ? La plupart du temps, elles tentent d'intervenir pour juguler les phénomènes de violence et d'injustice.

- A un premier niveau, elles peuvent mettre en place des **institutions qui empêchent la cruauté physique, le travail exténuant...** On peut penser aux règles qui encadrent le temps de travail ou le harcèlement moral et sexuel.
- Un pas plus loin, des sociétés qui visent la **justice** tentent d'**offrir à tous leurs membres les mêmes libertés fondamentales**. Elles n'acceptent pas les inégalités ; ou elles promeuvent certaines inégalités dans le but d'avantager les plus défavorisés. L'institution du logement social, par exemple, va dans ce sens ; ce que l'on appelait les écoles à « discrimination positive » aussi.

Complexité et ambivalence des institutions

Il est facile de distinguer les choses en théorie, mais la réalité est toujours plus complexe et ambivalente. Exemples :

1. Les régimes coloniaux ont parfois été plus mesurés dans l'usage de la cruauté physique que les régimes qu'ils remplaçaient (et encore...). Pourtant, ils ont souvent été très humiliants pour les colonisés !
2. **Les institutions mises en place pour tendre vers moins de violence et plus de justice peuvent elles-mêmes être humiliantes.** Par exemple, une famille précaire devra montrer un frigo bien rempli au travailleur social qui vient vérifier si les enfants ne doivent pas être placés, et un frigo vide lors du contrôle pour le droit à l'aide sociale !

Rien n'est jamais acquis et il faut penser nos sociétés par tous ces aspects (violence, injustice, humiliation). L'humiliation n'est pas à isoler comme la seule clé de lecture des maux sociaux.

Cependant, pour Olivier Abel, les sociétés devraient épargner à leurs membres et aussi à tous ceux et toutes celles qui dépendent d'elles, les humiliations institutionnelles. En s'appuyant sur un auteur appelé Avishai Margalit, il dit ceci :

« Faire progresser la justice sociale va devenir de plus en plus difficile (en particulier en raison des limites écologiques...). En revanche, il y a une énorme marge de progression dans nos sociétés, c'est celle de faire des institutions non humiliantes. A quelles conditions peut-on penser des institutions non-humiliantes (prisons, polices, frontières...)? Comment ne pas humilier ? Ce n'est pas facile ».



Vidéo 2 OLIVIER ABEL : Oratoire du Louvre 9-5-22-
Lien de la vidéo (de 35'04'' à 39'41'')

+ Quels sont **les remèdes, les antidotes à ce poison d'humiliation** qui empoisonne nos sociétés ?

O.A. : Il faut les prendre par les deux bouts : **par le côté politique des institutions et par le côté éthique.**

D'abord **du côté des institutions.** Faisons retour sur les mécanismes de l'humiliation. Elle a deux formes ou figures qui se conjuguent :

- Être **montré** là où on ne veut pas être montré ; être montré malgré soi ;
- Être **écarté** sans cesse, malgré soi. On voudrait participer, entrer dans le jeu, mais on vous dit : 'toi, tu n'es pas dans le jeu', tu es dehors, tu es 'out'.

Il s'agit d'essayer de **penser des institutions qui auraient à la fois deux fonctions.**

Penser des institutions :

1. **Qui protègent, qui créent un voile d'ignorance, un écran protecteur pour ne pas montrer ce qui ne peut pas être montré du sujet :** il faut que les sujets puissent

se retirer, aller se cacher derrière des institutions qui les protègent de cette monstration permanente, d'être toujours obligés de se vendre, de se mettre au format ou d'être mis au format malgré soi (qu'on ne souhaite pas pour soi). Il s'agit qu'elles empêchent la contamination de tous les secteurs de nos vies – personnel, professionnel, social, etc. Souvent, aujourd'hui, avec la communication qui va très vite, tous les secteurs de la vie sont atteints.

C'est là que les réseaux sociaux sont occupés à faire un travail de sape qui déconstruit les institutions : ils « désinstitutionnent » la société. Du coup ils abattent toutes les séparations entre les sphères. Peut-être que jadis ces sphères étaient trop séparées, mais aujourd'hui c'est le contraire.

On a besoin de ces voiles protecteurs pour vivre : on a besoin de ne pas savoir, ne pas tout savoir de soi-même, et que les autres ne sachent pas tout de soi, à tous points de vue : santé, casier judiciaire, éléments intimes de nos histoires passées qu'on ne veut pas raconter. Il s'agit d'une décision politique. Par ex., avec les neurosciences, la médecine prédictive, génétique... on sait de plus en plus de choses : à un moment, **ce sera politique de décider de ne pas savoir.**

+ On enferme les gens dans une représentation qui peut rester sans cesse à disposition des autres, en particulier sur les réseaux sociaux, puisqu'on oublie très mal sur ces réseaux : tout peut rester indéfiniment, même si la personne a complètement changé de vie.

- 2. Qui redonnent chance, la possibilité de montrer qui on est** (d'essayer). Le sens de la société, c'est d'interpréter, les uns devant les autres, qui nous sommes. Ceci vaut aussi pour un lieu de culte : c'est un lieu d'interprétation du texte. En interprétant le texte, j'interprète du coup aussi ma vie : je donne mon interprétation de 'pourquoi l'existence'. Les uns devant les autres, à tour de rôle (pas tout le temps les mêmes), on s'exprime puis on se retire pour laisser le tour aux autres d'interpréter. De même dans le monde du travail, de la recherche. Ce cercle dans lequel on se montre puis on se retire pour laisser la place à d'autres de se montrer, c'est **une fonction des institutions** qu'elles ne peuvent pas oublier : ce ne sont pas des administrations, de la gestion, **ce sont des théâtres**. Il faut penser ce terme de théâtre.

Reprenons en détail ces éléments amenés par Olivier Abel :

Des Institutions non-humiliantes

Dans cet extrait vidéo, il est question de trouver des **remèdes, des antidotes au poison de l'humiliation** qui ronge nos sociétés. Il s'agit en particulier de penser des **institutions non-humiliantes**. Cela ne signifie pas des institutions sans conflit. Car il faut bien reconnaître qu'une société sans conflit est impossible.

Des institutions qui intègrent la conflictualité

Première caractéristique des institutions non-humiliantes donc : elles intègrent et **honorent la conflictualité**, les divergences et les désaccords ; elles leur donnent un cadre et des moyens pour les gérer. On peut penser ici, dans le monde du travail, au modèle belge de la **concertation sociale** qui, quand elle fonctionne bien, arbitre la conflictualité, les intérêts divergents entre patrons et salariés pour qu'aucune partie, autant que possible, n'en sorte humiliée.

Si les institutions n'intègrent pas la conflictualité, on risque d'évoluer vers des sociétés de plus en plus sécuritaires, préventives, évitant toute aspérité... des sociétés du « risque zéro » et, pour Olivier Abel, les effets secondaires seraient encore plus délétères que le mal dont nous serions protégés (ex : reconnaissance faciale, traçage de données, contrôles exigeants... au nom de la sécurité).

Rôle des institutions dans les sociétés démocratiques

Voyons quelles sont les autres conditions pour des institutions non-humiliantes : dans les sociétés démocratiques, toutes les lois et institutions sont créées pour mettre des limites au malheur des personnes. Elles devraient normalement :

- 1) Appliquer des règles semblables aux cas semblables
- 2) Protéger les plus vulnérables
- 3) Repartager le plus largement possible toutes les formes du bonheur
- 4) Redonner chance à chacun, autant de fois que nécessaire, sur tous les tableaux de la vie.

Pour favoriser cette capacité de la vie à se réinventer, à se donner de nouvelles formes et de nouvelles normes, un double mouvement des institutions non-humiliantes consisterait :

- premièrement à « rétrécir le milieu », placer pendant un temps des écrans protecteurs pour les personnes ou le groupe social,

- afin, deuxièmement, de réélargir ensuite le champ, de réhabiliter, de faire ou refaire confiance aux personnes.

Voyons d'un peu plus près chacun de ces deux mouvements :

1. Voile de protection ou voile d'ignorance, respect radical

Une des faces de l'humiliation, on l'a déjà dit, consiste à être exposé ou surexposé, montré malgré soi. On peut repenser à l'histoire du frigo des familles précaires de tout à l'heure. Des institutions non-humiliantes devraient protéger de cette monstration, placer un **voile d'ignorance** sur ce qui n'a pas à être montré. Ce sont les thèmes du secret professionnel, de la confession, du dossier médical... Ainsi, dans les régimes démocratiques, des écrans protecteurs entre les différents registres de la vie devraient empêcher que le malheur se propage d'une sphère de la vie à l'autre.

La tentation de déchirer ce voile est constante aujourd'hui avec la révolution génétique, les neurosciences, un certain usage des réseaux sociaux et de leur voyeurisme, les exigences de transparence...

Nous devons nous rappeler que le voile d'ignorance ne peut être déchiré sans qu'il y ait un risque d'entrer dans une société totalitaire (cf. Comme la société que décrit Georges Orwell dans 1984, avec Big brother, l'œil omniprésent qui contrôle les moindres faits et gestes des citoyens).

Maintenir et protéger le voile d'ignorance, c'est une décision morale et politique qui se fonde sur le fait que nous n'avons pas à savoir entièrement qui est quelqu'un, ni même qui nous sommes nous-mêmes.

2. Faire ou refaire confiance, redonner chance

L'autre face, l'autre visage de l'humiliation, c'est d'être malgré soi exclu du jeu, écarté, rejeté dans l'invisibilité. (ex : les « inemployables », les personnes porteuses de handicap, ou celles qui sont concernées par la fracture numérique qui crée de graves exclusions...) Des institutions non-humiliantes sont celles qui cherchent à redonner chance, à redéployer les possibles, non pas une fois mais à de multiples reprises, sous des formes différentes. (ex : liberté conditionnelle, parcours scolaires alternatifs...)

Une société non-humiliante cherche à multiplier les perspectives, à autoriser chacun à interpréter devant les autres qui il est. Elle voudrait que chacun soit acteur et narrateur de sa propre vie, sans que quiconque puisse être considéré comme jetable, superflu.

Une société non-humiliante voudrait s'appuyer non pas sur des administrations gestionnaires mais plutôt sur des institutions qui seraient des espaces, des lieux (des théâtres, dit OA) pour nos paroles et nos actions, où nous puissions nous essayer tour à tour à paraître, à trouver notre propre expression, notre place. Des institutions qui seraient des théâtres de reconnaissance mutuelle.

C'est ce thème de la reconnaissance qui va maintenant être abordé par Guibert, en partant, comme y invite Olivier Abel, du fondement évangélique de la charité.

Thématique 3 : Aux fondements évangéliques de la charité

(Guibert Terlinden)

Vous avez très certainement eu la curiosité d'aller lire la charte dont s'est doté notre collectif « *Théologie par les pieds* ». Un de ses enjeux nous concerne urgemment : « *Nous ressemblons à une corde tendue entre (d'une part) les lieux d'impuissances, de mal, d'inégalité – nous ajoutons aujourd'hui d'humiliation – et (d'autre part) l'expérience libératrice de l'Évangile* ». Ce lien 'théo-logique' semble aujourd'hui rompu, voire réduit au silence et humilié. D'où l'intérêt de la troisième thématique d'Olivier Abel que nous avons retenue et intitulée « *Aux fondements évangéliques de la reconnaissance* ».



Cette photo du geste inaugural posé par le pape à Lampedusa en 2013, pourrait la fixer dans nos imaginaires. Son intention était (je le cite) de « *montrer de l'attention pour les nombreux migrants morts dans l'indifférence générale, (de) les voir autrement et (de) réveiller les consciences* ». Ces migrants sont pour lui l'archétype des humiliés par des sociétés et institutions, non seulement injustes et violentes, mais indifférentes. Abel les a qualifiées de 'Tefal' : rien n'y accroche, rien n'affecte. On y reconnaît les deux figures de l'humiliation. La première : leur statut d'étranger les **expose** au regard de tous, dans les médias, la politique, les statistiques ; ils ne comptent que comme problème à résoudre, si possible loin de chez nous. Et la seconde : une fois refoulés du droit d'asile, ils doivent vivre **cachés**, privés de parole, de visage, de reconnaissance et de droits, réduits à travailler en esclaves d'un capitalisme hypocrite dans des conditions ignobles. « *Cette humiliation, affirme Olivier Abel, dévaste pour longtemps les circuits de la reconnaissance, de la considération, de la gratitude* ». C'est un poison.

A l'arrière-plan de la photo, il est piquant de trouver la *police douanière* et, bien entendu, *financière* chargée de contrôler l'immigration clandestine. Voilà une 'photo métaphore' de la complexité du réel institutionnel dans lequel tenter, collectivement et individuellement, des chemins de reconnaissance et de résistance. Véronique a évoqué l'ambivalence des institutions : l'Église n'y échappe pas.

Je relie cette photo à trois points d'attention sur lesquels Abel rend vigilant.

- D'une part, les institutions : leur raison d'être est d'offrir un espace non-humiliant et respectueux pour les « circuits de la reconnaissance ». Elles peuvent même résister, comme l'a fait voici peu un tribunal italien contre l'expulsion de demandeurs d'asile en Albanie par Giorgia Meloni. Mais celle-ci a vite trouvé la parade, ce qui montre que ces institutions sont vulnérables : coupées du respect, « elles s'effondrent et deviennent humiliantes ». Ainsi, une société peut paraître juste et, en réalité, ne l'être que pour ses propres membres, pas pour ceux qui dépendent d'elle mais ne sont pas reconnus comme en faisant partie.

- Ensuite, les individus. Tous sont, tous nous sommes possiblement barbares c'est-à-dire capables d'humilier plus faibles que soi. Ça fait partie de nos incohérences.

- Enfin, le contexte actuel, dans lequel inscrire la reconnaissance, est celui d'un « *capitalisme (.) devenu extrêmement brutal, prédateur. (.) C'est comme s'il n'y avait plus de contrepoids, plus de limite (à sa brutalité). Aujourd'hui, précise Abel, on a moins affaire à des exploités qu'à de plus en plus d'exclus, d'humiliés – de **superflus**, disait Hannah Arendt – qui sont en trop, partout* », ce que Trump illustre avec son fantasme affolant de 'la plus grande expulsion de masse jamais réalisée' : exit tous ces « OUT » privés de reconnaissance et exclus du cercle des gens « IN ». Déchets « à la périphérie de nos cœurs », ajoute François.

+ + +

Dans une ultime séquence vidéo, nous allons entendre Olivier Abel s'interroger : « **comment en est-on arrivé là ?** ». Parmi les hypothèses énoncées, il avancera celle-ci : en nous coupant du **cœur battant** de ce qui était un élément fondateur de la culture en Europe, nous aurions **évidé son noyau** culturel, éthique, culturel, son imaginaire profond en mesure de faire face à l'humiliation. Pour lui, en effet, ce cœur battant – **l'Évangile** – a en « **propre d'avoir profondément bouleversé** ce qu'il appelle **le paradigme de la charité** ». Ce mot *charité* peut nous gêner, certes, car il bouge tout le temps, mais que veut ainsi réveiller Abel ?

Vous connaissez la question que le légiste pose à Jésus dans le récit du Samaritain² : « **Qui donc est mon prochain ?** » Le plus souvent, on le sait, ce monde du prochain est réduit à celui des relations courtes, immédiates, aux proches du même cercle. Mais Jésus va accomplir la loi plus loin ; avec sa question : « Lequel te semble être devenu (ou s'être fait) le prochain de cet homme blessé du récit ? », il y introduit un excès, au sens évangélique. Nul impératif moral ici, nul 'tu dois' : juste une question qui fait lever la parole et reconnaître l'autre, sans humilier personne³.

Pour Abel, ce « **paradigme évangélique de la charité** » appelle de ses vœux au moins trois déplacements concernant la reconnaissance du prochain.

1- Le premier consiste à cesser de mettre les pauvres en pleine lumière malgré eux. Rappelez-vous Brel qui chantait : « habillés en vert caca d'oie, on reconnaît ses pauvres à soi le dimanche à la grand-messe »⁴. Non, l'idéal de la charité évangélique est qu'elle soit discrète, anonyme, ne fasse de personne un débiteur humilié : pour Abel, cette

2. Lc 10,25-37

charité passe par **l'incognito, celui du visage du Christ** : il réfère là au « *c'est à moi que vous l'avez fait - ou pas fait* » de Mt 25.

2- Second déplacement, ce paradigme de la charité **n'a cessé de réélargir la compassion et la solidarité**. Paul Ricoeur le résume par cette si heureuse expression : « On peut toujours intégrer un degré supplémentaire de générosité dans tous nos codes ». Et cela, de deux manières :

* d'une part, par une approche **toujours plus singulière** de chaque personne. Chacune est reconnue unique en dignité et doit recevoir sa chance, autant que nécessaire. Le malheur d'être condamné à l'insignifiance n'est pas une fatalité.

* d'autre part, par une reconnaissance **toujours plus universelle** : que nul ne soit laissé de côté. Nous élargirions aujourd'hui le cercle à tout vivant et à la création : tout et tous sont liés.

Le propre de l'Évangile serait alors de faire sortir du cercle des relations courtes liées à la **charité et à la morale**, et d'élargir à ce que Ricoeur appelle le monde du **socius** : le socius, c'est le monde des relations longues, **médiatisées** par des **circuits collectifs** et **des institutions sociales, économiques, politiques**. Le christianisme social ou les organisations internationales y ont trouvé une source majeure d'inspiration.

3- Enfin, un troisième déplacement est à opérer, en cohérence avec les deux premiers : il porte sur la **représentation que l'on se fait de Dieu et donc de l'humain** : c'est qu'on ne saurait légitimer en son nom aucune forme de malheur, ni d'ailleurs de force. Jamais.

Voilà à grands traits, pour Olivier Abel, ce qui, venant de l'Évangile, a été – et peut toujours être – **l'aiguillon d'une culture non-humiliante, créatrice de liens et de reconnaissance**. Nous vous invitons à l'écouter.

3. En Genèse : « *Adam, où es-tu ?* » ou « *Cain, où est ton frère ?* », autres questions citées par François à Lampedusa.

4. In *La dame patronnesse*



Vidéo 3 OLIVIER ABEL : Convention du forum protestant 1-12-2018 – Nîmes –
Lien de la vidéo (de 7'27'' à 12'59'')

Il me semble que dans toute la culture européenne, depuis des siècles – animée par cette **éthique évangélique, quand même** – on n'a cessé de **combattre la pauvreté**. C'est un des caractères propres de la culture européenne par rapport à d'autres grandes civilisations. Je ne dis pas qu'il n'y a pas un combat contre la pauvreté dans l'Islam ou dans d'autres civilisations, mais je dis que ce qui est au cœur de l'Évangile, c'est d'abord l'idée que la misère, la souffrance, le malheur en général ne sont pas punition de Dieu ; rien qui soit voulu par Dieu. Ce n'est pas une punition ; et la force n'est pas une récompense de Dieu (sinon, on est dans l'Empire Romain) ; la richesse n'est pas une récompense de Dieu (sinon, c'est l'Évangile de la prospérité). Dieu n'est pas non plus forcément avec une société de l'innovation, de la créativité. Ce sont nos trois religions : de la force, de la pauvreté, de la créativité. Aujourd'hui, on est occupé à basculer dans la religion de la créativité ; c'est monstrueux. Job protestait déjà contre cette idée de mérite du malheur, ou que l'on mérite d'être heureux quand on est heureux.

(8'52") Mieux, **le propre de l'Évangile est d'avoir profondément bouleversé le paradigme de la charité** qui ne s'adresse plus à une clientèle de pauvres qui sont « mes pauvres », qui nous doivent quelque chose, qui même nous doivent tout ... Au contraire, cette charité ne prend de sens qu'à partir du moment où elle est complètement anonyme, discrète, où elle passe vraiment par l'incognito, **cet incognito étant finalement le visage du Christ** : « *Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits ...* » (Matthieu 25,40). Le mot charité est un mot extrêmement gênant parce qu'il bouge tout le temps. Mais en même temps, il y a là **un cœur qui bat**, qui a battu et **qui n'a cessé de ré-élargir sans cesse la compassion et la solidarité**. Parce que la solidarité peut très bien se refermer sur nous par rapport à d'autres. La charité, au sens de l'Évangile, elle n'a pas de limites. Elle est à la fois toujours plus singulière (singulariser, indépendamment des règles, des catégories, pour les ajuster toujours plus) **et toujours plus universelle** (élargir, sortir de nos cercles, de nos groupes, de nos communautés). Elle est des deux côtés, elle est sans cesse élargie et approfondie.

Il est vrai que nous, protestants, avons été très attachés à la sécularisation – nous avons tenu, nous nous sommes battus pour la laïcité mais aussi pour une certaine sécularisation. On a le sentiment **qu'on a en même temps évidé le noyau de notre culture**, le noyau culturel, éthique, culturel – **son imaginaire profond**. On ne comprend plus aujourd'hui ce qui a fait pendant des siècles l'aiguillon de la justice sociale, éducative, hospitalière, même pénale ... et qui était justement **l'incognito du visage du Christ, le sens d'une charité anonyme devenue une solidarité telle que je dois traiter n'importe qui comme moi-même** (c'est l'impératif kantien). Le christianisme social, qu'il soit catholique ou protestant, a développé ces **thèmes de la solidarité qui élargissent le prochain au socius** (le thème de Ricœur) et qui **élargit la question morale à la question des institutions politiques, économiques, de la société tout entière**.

Ricœur écrivait : « **On peut toujours intégrer un degré supplémentaire de générosité dans tous nos codes** ». C'est le **cœur de notre culture**.

L'idée, l'intention, c'était aussi de briser les contaminations de malheurs. On peut avoir un malheur familial : il faut quand même redonner une chance scolaire. On peut avoir un malheur de santé : il faut redonner une chance par l'hôpital. Les grandes institutions sont là pour briser le fait qu'un malheur peut contaminer peu à peu tous les tableaux de la vie. Les institutions sont là pour redonner une chance à chacun, une fois, 7 fois, 77 fois 7 fois... On n'a jamais fini. On ne sait pas de quoi quelqu'un est capable : il faut recommencer. Et puis briser aussi les transmissions générationnelles de malheurs, redonner une chance à tout le monde. Ça, c'est l'intention.

Aujourd'hui, la précarité semble revenir, s'installer, se généraliser. Elle défait les liens, elle touche les inactifs, les personnes isolées, les jeunes ...

A voir des SDF, des gens qui étaient là par terre dans la rue du 9^e arrondissement où j'habitais (je le sens moins à Nîmes), il m'est arrivé d'imaginer : « Ils sortent de camps de concentration. Il y avait un camp de concentration avec des milliers de gens dedans et ils viennent de sortir, ils sont là dans les rues, ils ne comprennent rien. »

Si c'était ça ? ... Si c'était ça, tout de suite on se bouge ! On se dirait : « Il y a quelques milliers de personnes ... mais ce n'est rien pour nous, rien du tout ! » C'est une question d'imaginaire : comment est-ce qu'on les voit, ces gens ?

Atelier 1 : Après la présentation de la pensée d'O. Abel

Objectif : s'approprier cette pensée en faisant le lien avec nos expériences.

« En quoi ce que vous avez entendu vous touche-t-il, là où vous êtes ? En quoi est-ce que cela éclaire des réalités que vous connaissez ? »

*« Dans des lieux institutionnels **connus par expérience**, qu'est-ce que je perçois comme réalités humiliantes ? Et comme résistances à l'humiliation (individuelles ou mises en place par les institutions elles-mêmes) » ?*

(Exemples de lieux : hôpital, psychiatrie, églises, prison, accueil des migrants, sécurité, CPAS, enseignement, réseaux sociaux, sécurité sociale, famille...)

« THÉOLOGIE PAR LES PIEDS : POURQUOI FAIRE APPEL À L'ÉVANGILE ? »

(Ignace Berten o.p.)

Cette journée est consacrée à nos expériences d'humiliation et aux chemins pour arriver à la dépasser, pour en sortir à la fois comme victimes et comme acteurs. Y a-t-il, dans cette démarche, une raison de nous arrêter à l'Évangile ?

Il faut remarquer que, explicitement, Abel Olivier se réfère aux évangiles dans son approche de l'humiliation et des chemins pour en sortir.

Je pense qu'il n'y a pas pour nous une raison de le faire, mais au moins trois.

1) Nous sommes à la quatrième journée de rencontre, de partage et de travail, rassemblés à partir du thème de la théologie par les pieds. Parler de théologie, c'est d'une manière ou l'autre parler de Dieu : c'est le sens même du mot théologie : une parole sur Dieu.

2) Dans l'ensemble nous sommes de tradition chrétienne. Mais nous sommes différents entre nous, entre autres en ce qui concerne l'adhésion plus ou moins explicite à la foi chrétienne, ou un peu plus à distance de celle-ci.

3) Enfin, troisième raison, le christianisme, avec les évangiles sur lesquels il repose, est l'un des éléments fondateurs de la culture en Europe.

Je reprends successivement ces trois raisons.

1. Une théologie

La théologie est parole sur Dieu, alors même que Dieu, s'il existe, est au-delà de tout discours, de toute parole. Comment dire quelque chose de Dieu et sur Dieu à partir de ce que vivent les gens là où ils sont, tout en prenant en compte les dimensions proprement sociales et politiques des discours et des paroles ?

Pour le théologien et pour le croyant qui essaient de dire quelque chose de leur foi de manière authentique et personnelle, la référence à l'Évangile est un passage déterminant. L'Évangile n'est pas seulement ni d'abord un texte à étudier, éventuellement avec des instruments plus ou moins scientifiques. L'Évangile se dit dans quatre évangiles qui sont des témoignages croyants différents de ce qu'a signifié une personne de notre histoire, Jésus de Nazareth et de ce qui en lui se dit de Dieu. Se référer à l'Évangile, c'est chercher, dans et par l'interprétation, ce que cette figure peut nous dire dans notre présent.

La lecture qui est faite des évangiles dans cette perspective, n'est pas une lecture neutre : elle est attentive à certaines dimensions concrètes de la vie que les textes suggèrent ou auxquels ils ouvrent. Cette lecture est marquée par notre propre enracinement dans la vie et la société. Les passages que nous allons lire en atelier ne sont donc pas choisis par hasard.

2. Tradition chrétienne, foi et culture

Notre société et notre culture sont forgées pour une part importante par la tradition chrétienne. Pas uniquement, bien sûr : il y a aussi la culture grecque et ses grands écrits,

tant dans le domaine théâtral de la tragédie que celui de la philosophie ; il y a le droit romain auquel notre droit est largement redevable ; mais il y a aussi les grands textes de la Renaissance et des Lumières du point de vue philosophique, et plus récemment on peut citer les luttes ouvrières du 19^e siècle, les luttes du féminisme, l'écologie, etc... Entre tous ces courants, il y a des convergences et des tensions. Mais pendant longtemps, le christianisme a été une sorte de matrice englobante dans la société, ce qu'était la chrétienté.

Ce n'est plus le cas. Le christianisme et en particulier le catholicisme restent très présents, mais ils sont devenus minoritaires. La majorité des personnes ne naissent plus dans le moule chrétien. Les références chrétiennes, en particulier dans le domaine de la famille et de l'éthique, ne s'imposent plus. De plus, ceux et celles qui se sentent encore de culture chrétienne se sentent beaucoup plus autonomes par rapport à l'enseignement de l'Église et à l'expression doctrinale classique de la foi, y compris sa référence explicite à Dieu. On est plus sensible à une forme de spiritualité qu'à une doctrine. Notre assemblée est très marquée par cette conjoncture culturelle.

Notre rencontre se situe cependant, dans son ensemble, dans le grand courant de la tradition chrétienne avec des modalités d'adhésion très variables. Du fait de ce courant porteur, il y a sens à se référer à ce qui en constitue la source : les évangiles.

3. Les évangiles, monuments littéraires et culturels

Les évangiles, avec leur enracinement juif, et plus largement la Bible constituent un véritable monument littéraire marquant profondément notre culture, tout comme les grands écrits grecs par exemple (les tragédies et les textes philosophiques). Ces derniers nous parlent aujourd'hui, alors même que nous ne partageons plus du tout leur vision mythique de la réalité, parce qu'ils évoquent des questions fondamentales sur la destinée humaine, sur la condition humaine. Mais il y a une sorte de tabou laïque en ce qui concerne la Bible en général, y compris les évangiles. En France, un professeur de littérature a été menacé de licenciement parce qu'il avait proposé à la lecture un texte extrait de la Bible !

Il ne faut pas être croyant pour lire les évangiles, qui sont l'expression d'un monde religieux tout aussi éloigné de notre culture que les tragédies grecques. Ces textes disent des choses profondes sur les relations humaines, sur la vie en société et ses travers ; ils ouvrent à des perspectives éthiques. Ils s'offrent à la lecture et à l'interprétation dans le présent comme source d'inspiration parfois surprenante. Le professeur de littérature dont j'ai parlé, accusé de prosélytisme parce qu'il proposait des textes bibliques, est lui-même agnostique ! Il est intéressant aussi de remarquer qu'Alain Badiou, philosophe marxiste clairement athée, a écrit un petit livre qui a pour titre : Saint Paul. La fondation de l'universalisme.

C'est au judaïsme et plus particulièrement au christianisme que notre culture doit la valorisation de la personne humaine, à la grande différence des traditions orientales.

Vu le rôle qu'ont historiquement exercé les évangiles dans le façonnage de notre culture, il est intéressant aussi de les interroger à partir de notre expérience.

Certes, les évangiles ne parlent pas d'humiliation, mais la réalité que constitue l'humiliation apparaît clairement à travers divers récits évangéliques : que nous disent-ils à ce sujet non seulement quant aux personnes mais aussi quant au contexte culturel, social et religieux humiliant ?

Allons-y donc, rencontrons donc ensemble l'un ou l'autre passage des évangiles.

Atelier 2 : Travail sur trois textes bibliques

Trois évangiles ont été choisis pour être relus en ateliers en lien à la thématique de l'humiliation :

1. Lc 18,9-14 : « Le pharisien et le publicain »
2. Mt 15, 21-28 : « La rencontre de Jésus avec la Cananéenne »
3. Jn 7,53-8,11 : « La femme adultère »

Objectif : les textes d'Évangile et nos manières de les lire peuvent-ils ouvrir des pistes de résistance à l'humiliation ?

La rencontre de Jésus avec la Cananéenne (Mt 15, 21-28)

« Partant de Génésareth, Jésus se retira dans la région de Tyr et de Sidon. Voici qu'une Cananéenne, venue de ces territoires, disait en criant : « Prends pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma fille est tourmentée par un démon. » Mais il ne lui répondit pas un mot. Les disciples s'approchèrent pour lui demander : « Renvoie-la, car elle nous poursuit de ses cris ! » Jésus répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Mais elle vint se prosterner devant lui en disant : « Seigneur, viens à mon secours ! » Il répondit : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. » Elle reprit : « Oui, Seigneur ; mais justement, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Jésus répondit : « Femme, grande est ta foi, que tout se passe pour toi comme tu le veux ! » Et, à l'heure même, sa fille fut guérie. »

Quelques éléments éclairants pour la lecture :

- Au chapitre 10 (versets 5-6) de l'évangile de Matthieu, Jésus envoie les Douze en mission avec cette instruction : « Ne prenez pas le chemin des païens et n'entrez pas dans un bourg des Samaritains : allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël »
- Puis, après ses controverses avec les Pharisiens et les scribes de Jérusalem, au chapitre 15, on le voit, et c'est très rare, se retirer à l'étranger, sur la terre païenne « dans la région de Tyr et de Sidon », sur la côte de l'actuel Liban. Et là a lieu la rencontre avec la Cananéenne. Matthieu la nomme « Cananéenne » pour suggérer qu'elle fait partie d'un pays ennemi d'Israël.
- Cette rencontre de Jésus avec la Cananéenne marque un tournant dans l'évangile de Matthieu, encadrant ce récit il y a deux multiplications des pains : la première pour les juifs, la seconde pour la multitude des humains. Ce ne sont pas seulement les miettes que Jésus laisse aux petits chiens. Ce sont des pains et des poissons qu'il donne largement à la foule affamée.

Quelques questions qui peuvent aider la lecture :

- Essayons de dégager les humiliations présentes dans ce récit : où se situent-elles ? De la part de qui envers qui ? Comment réagissent les humiliés, comment réagissent les humiliants ?
- En quoi ce récit rejoint-il le thème de notre journée : sociétés humiliantes, résistance et reconnaissance et peut-il nous inspirer aujourd'hui ?

Des pistes dégagées pour la mise en commun :

Après avoir abordé le texte pour lui-même, formulation de pistes d'issue/de résistance à l'humiliation pour une institution concrète, par exemple une de celles évoquées dans l'atelier 1.

1. Dans les institutions où, parfois malgré elles, les personnes sont considérées comme bénéficiaires, assistées et non comme sujets parlants, mettre en place un dialogue grâce au recours à un tiers : celui-ci reconnaîtrait le conflit et les intérêts contradictoires afin de restaurer l'intégrité de chacun.
2. Oser sur-réagir face à l'institution rigide et maltraitante, en mettant à profit les failles du système.
3. Famille : quitter un modèle idéal, remettre à l'honneur la conflictualité : écouter, essayer de comprendre, changer le regard.
4. L'école : le bâton de parole : du temps pour s'exprimer et du temps pour écouter sans juger.

Parabole du pharisien et du publicain (Lc 18, 9-14)

« Jésus dit encore la parabole que voici à l'adresse de certains qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient tous les autres : « Deux hommes montèrent au Temple pour prier : l'un était pharisien et l'autre collecteur d'impôts. Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes qui sont voleurs, malfaisants, adultères, ou encore comme ce collecteur d'impôts. Je jeûne deux fois par semaine, je paie la dîme de tout ce que je me procure ». Le collecteur d'impôts, se tenant à distance, ne voulait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : « Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis ». Je vous le déclare : celui-ci redescendit chez lui justifié, et non l'autre, car tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé ».

Quelques éléments éclairants pour la lecture :

- L'anonymat des deux personnages de la parabole évite au lecteur de se centrer sur eux : ce sont des catégories sociales qu'ils rendent présentes. Si la société capitaliste a modelé nos regards pour faire de l'argent la clé principale, si pas unique, de la lecture de l'organisation sociale, d'autres modèles ont existé, subsistent et pourraient s'amplifier. Au temps de Jésus, les collecteurs d'impôts (ou publicains), quelle que soit leur fortune, sont considérés comme infréquentables. Il est durement reproché à Jésus de prendre des repas avec eux, que l'opinion publique assimile aux « pécheurs » (voir Lc 15,1).
- À l'inverse, les pharisiens, dont la plupart se retrouveraient aujourd'hui dans la petite classe moyenne, « font la loi » en veillant au respect scrupuleux de la Loi de Moïse, par eux-mêmes et par les autres. Ils se sont donné ainsi un rôle incontournable dans la société juive. Avec les scribes dont beaucoup sont membres du parti pharisien, leur influence, grandissante au temps de Jésus, est devenue très tatillonne. Ils viennent régulièrement de Jérusalem en groupe juger de la fidélité de la lointaine Galilée, y compris de celle de Jésus.

Quelques questions qui peuvent aider la lecture :

- Comment le mépris affecte-t-il chacun des personnages et quels en sont les effets
- Face à chacun des deux, comment comprendre la façon dont Dieu se situe
- À la suite de ce texte, aujourd'hui, mépris social et humiliation sont impasse ou porte ouverte vers l'espérance si...

Des pistes dégagées pour la mise en commun :

Après avoir abordé le texte pour lui-même, formulation de pistes d'issue/de résistance à l'humiliation pour une institution concrète, par exemple une de celles évoquées dans l'atelier 1.

1. Dans nos engagements associatifs, importance de libérer la parole de l'autre : qu'a-t-il à dire sur lui/elle ? Cette parole doit être suivie d'une action, créer ou susciter des lieux de vie, communautaires pour passer de la honte à la fierté.
2. Eglise : rester debout, ne pas s'écrouler, ne pas rester seuls et porter une parole, construite en réseau, oser transgresser, retrouver l'esprit de service fondateur de l'Eglise.
3. Accueil des migrants : face à l'inéluctable dans notre pays, ne pas laisser les migrants sans-papiers seuls et invisibles, en créant des réseaux de résistance qui les accompagnent pour défendre leurs droits.

4. Prisons : l'humiliation est une impasse. Elle doit laisser la place à une relation authentique, à l'écoute en profondeur, sans jugement pour que la personne détenue coconstruise avec d'autres sa dignité. Cela ne nous dispense pas d'actions politiques.
5. Maisons de repos : conscients des humiliations et autres souffrances, les managers ont mis en place un espace de parole pour les résidents et le personnel afin qu'ils puissent exprimer leur vécu et en tirer des pistes de changement organisationnels ; et ce, tant au bénéfice des résidents que du personnel... A transposer en d'autres lieux.

La femme adultère (Jn 7,53-8,11 - Trad. Sr Jeanne d'Arc)

« Ils vont, chacun dans son logis. Jésus, lui, va au mont des Oliviers. À l'aube, de nouveau il arrive au temple et tout le peuple vient à lui. Il s'assoit et les enseigne. Or les scribes et les pharisiens amènent une femme surprise en adultère. Ils la placent au milieu. Ils lui disent : « Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Dans la loi, Moïse nous a commandé de lapider celles-là. Toi donc, que dis-tu ? » Ils disent cela pour l'éprouver, et pour avoir à l'accuser. Or Jésus se courbe, du doigt il écrit en bas, sur la terre. Ils restent à le questionner. Il se redresse et leur dit : « Le sans-péché parmi vous, que, le premier, sur elle il jette pierre ! » Il se courbe de nouveau et il écrit sur la terre. Ce qu'ayant entendu, ils sortent un à un, en commençant par les plus vieux. Il reste seul ; et la femme est au milieu. Jésus se redresse et lui dit : « Femme, où sont-ils ? Pas un ne t'a condamnée ? » Elle dit : « Pas un, Seigneur ! » Alors Jésus lui dit : « Moi non plus je ne te condamne pas. Va ! de cet instant, ne pèche plus ! »

Quelques éléments éclairants pour la lecture :

- Dans l'Évangile selon Jean, les chapitres 7 à 10 développent de violentes controverses entre Jésus et les autorités synagogales. Ces séquences ne sont pas à lire comme des comptes rendus historiques ; ce sont les rédacteurs de l'évangile qui ont projeté sur le temps de Jésus les conflits qui ont opposé les communautés johanniques aux autorités synagogales de la fin du 1^{er} siècle.
- Alors qu'une tentative d'arrêter Jésus vient d'échouer (7, 44-46), survient la scène de la femme « *qu'on avait surprise en flagrant délit d'adultère* » et que ses accusateurs « *placent au milieu* » (8,3). La scène est au Temple, c'est-à-dire : la demeure du Nom divin, en même temps que le lieu des sacrifices et d'un culte perverti par le pouvoir religieux.
- Accusée, la femme est placée au centre de la scène. En interrogeant Jésus, les accusateurs installent la rivalité entre l'autorité de Jésus et celle de Moïse ; la femme adultère sert ainsi d'instrument à d'une question de vie ou de mort qui, en fait, vise Jésus lui-même.
- Le « cercle » de l'accusation et de l'humiliation peut-il être brisé ? ...

Quelques questions qui peuvent aider la lecture :

- Le v. 6 focalise l'accusation sur Jésus. Comment cette accusation est-elle soutenue par l'humiliation de la femme, de la Torah et de Jésus ?
- Comment les mouvements de Jésus (se pencher/se redresser), qui encadrent sa parole du v. 7, parlent-ils d'une sortie de l'humiliation ?
- « ... du doigt il écrit en bas, sur la terre » (v. 6) Quelle portée symbolique donnez-vous à cette image, au regard d'une terre humiliée, comme nous le savons de nos jours ?
- La finale du récit (vv. 10-11) est-elle un *Happy End* ?

Des pistes dégagées pour la mise en commun :

Après avoir abordé le texte pour lui-même, formulation de pistes d'issue/de résistance à l'humiliation pour une institution concrète, par exemple une de celles évoquées dans l'atelier 1.

1. C'est en communauté qu'on résiste le mieux à l'humiliation. Commencer chacun.e là où nous vivons.
2. Maison de repos : l'écoute de la part de visiteuses, espaces de parole, négociation avec la direction.
3. Transversale : que chaque personne trouve dans chaque institution l'équivalent du regard que Jésus portait sur elle : dignité, honneur, respect, considération. Résumé : ITEKA (Rwanda-Burundi : droit à la considération, à la dignité).
4. Associations de lutte contre la pauvreté : garder une position « basse » : recourir aux institutions (CPAS) pour garantir la dignité de la personne en demande d'aide.

